Bahia, le 30 Avril 1867.

Ma chère Eugénie,

Comme le vapeur anglais n'est entré qu'aujourd'hui et qu'il reste encore quelques heures dans le port, je viens en profiter pour t'écrire quelques mots qui te feront bien plaisir j'en suis sûre. Ma pauvre Eugénie, nous qui avons été presque toujours ensemble, nous voilà séparés et pour bien longtemps peut-être, je ne puis te dire combien cette idée me navre et quelle rude et quelle triste place je tiendrai dans mon cœur depuis que je vous ai quittés tous ; mon chagrin est si grand, que je ne crois pas m'en consoler de si tôt. Adolphe est toujours très bon pour moi et fait tout son possible pour me distraire un peu, mais il n'a pas obtenu beaucoup de succès jusqu'à présent.

Tu comprends sans doute, ma chère Eugénie, comme je dois m'ennuyer ici ; je ne connais

personne. Il ne voit dans les rues que des noirs et négresses. Je demande souvent à Adolphe comment on peut faire des affaires importantes dans un pays où la grande population n'est composée que de noirs, car je n'ai pas encore aperçu une Dame, il paraît qu'elles sortent encore moins que le Roi.

Hier soir nous sommes allés à Victoria en cadrinha, les rues qui y conduisent sont fort jolies, cependant nous avons fait notre visite au président pour nous dire bien reçus, nous n'avons pas voulu le gêner car il était malade. Je t'assure que son palais n'a rien de beau ni d'important et je ne sais pas comment Madame Dantas s'y plaisait tant, quant à moi je ne voudrais pas y rester pour rien au monde.

Je ne puis te dire ma chère Eugénie, le chagrin que j'ai ressenti de ne pouvoir t'embrasser une dernière fois à terre, mais c'était un effet plus fondant que tu ne viennes pas, car tu aurais eu trop d'émotion pour passer ces mauvais examens qui tous malheureusement te mène jour

Quoique j'aie été bien malade, souffrant

et pour toi, j'ai bien prié à toi et Dona. De à Dieu avec fermeté que tu n'aies pas trop d'émotion, afin de répondre avec aplomb et passer ainsi de brillants examens, car il serait bien malheureux si tant de travail avait été inutile. J'ai demandé à Dieu que tes santes triomphante ainsi que Victorine, il m'est doux d'espérer que mes vœux auront été exaucés.

Il y avait à bord une jeune Dame qui te ressemblait un peu, elle te coiffait tout à fait comme toi et a les cheveux de la même couleur que les tiens, elle a également quelques uns de tes gestes, quand elle avait la tête passible, il me semblait que c'était toi qui était là à côté auprès de moi, hélas pourquoi n'était-ce qu'une illusion. Le mari de cette pauvre Dame était gérant de la ligne des vapeurs à Pachar il est mort il y a trois mois, de la pauvre jeune, maintenant elle retourne tout seul en France, auprès de sa mère. J'avais une grande sympathie pour cette Dame, j'aurais partagé bien de ses chagrins elle te ressemblait un peu et pourtant, à cause des malheurs

CFBO SFLZ DMLS 6

qui l'avait frappée.

Je ne puis te dire, chère sœur, comme je désirerais être à Paris, car j'y ai des parents qui m'aiment et qui me consoleront un peu. Tante Lepsinger m'a témoigné tant d'affection et de sympathie à mon dernier voyage, qu'elle me recevra les bras ouverts j'en suis sûre ainsi que la famille de Geslin.

Adieu, ma bien aimée Eugénie, je suis obligée de te quitter à la hâte car Adolphe doit porter les lettres à la poste ; je te charge d'embrasser bien fortement pour moi mon cher papa auquel j'écrirai la prochaine fois et ma chère maman, console la un peu pour moi je t'en prie ; embrasse également pour moi mes frères et sœurs, Antoine, Mlle Rose les élèves. Beaucoup de bonjours et souvenirs à ma nourrice et à Delphine, parle souvent de moi à ma nourrice et dis lui que je ne l'oublierai pas.

Toi, ma bien aimée Eugénie, reçois les meilleurs de baisers de ta sœur qui t'a toujours le plus tendrement affectionnée.

Mathilde Schermar